

La diète est (...) admise (...) au XVIIe siècle. Elle est moquée seulement lorsqu'elle apparaît « extrême », comme dans le cas de Mme de Gondran que Tallemant ridiculise en la soupçonnant de folie : « Elle se mit en teste de maigrir. Pour cela elle estoit vingt-quatre heures sans manger, bevoit du vinaigre, mangeoit des citrons et autres vilenies. Elle se joua à se faire hydropique ; elle maigrît, mais elle n'a quasy plus de santé. Elle est un peu cruche. » Ou dans le cas du curé de Saint-Vincent du Mans, en 1702, que ses repas pris seulement de huit jours en huit jours auraient conduit à une « inanition mortelle ».

Si les indices d'une plus grande surveillance de la nourriture au XVIIe siècle sont réels, beaucoup plus importante est la transformation des pratiques d'évacuation, celles qui renouvellent saignées, transpirations, purgations. (...) Saint-Simon montre les médecins de Louis XIV inquiets par le nombre de potages et de sauces qu'il consomme. Il évoque leur crainte de voir le sang royal « tourner en gangrène », suggérant un régime plus sec, plus « spiritueux », pour limiter l'excès de liquide. (...) Mais les cuisiniers, alertés, répondent que « c'est à eux à faire manger le roi et aux médecins à le purger » : les repas du souverain ne changent pas. L'évacuation reste plus importante que l'ingestion. (...)

Le geste de la saignée est plus important encore. Il est devenu si légitime, si banal dans la France classique, que les proches de Monsieur, le frère du roi, gros mangeur au visage « allumé », l'incitent, en 1701, à changer de chirurgien pour être plus fréquemment et mieux saigné. Aucune remarque sur la qualité ou l'excès d'aliments, dans ce cas, mais plutôt l'insistance sur l'enjeu de l'évacuation : l'affirmation d'une priorité dans les démarches d'entretien.

Mme de Sévigné souligne l'intensification de cette pratique lorsque en 1675 le petit marquis de Grignan est saigné pour une fièvre, à l'âge de trois ans ; un âge où l'incision semblait jusque-là impossible. La marquise s'étonne : « De mon temps on ne savait ce que c'était que de saigner un enfant de trois ans. » (...)

La fréquence de l'incision s'accroît, dans l'élite du XVIIe siècle : plusieurs fois par mois pour le cardinal de Richelieu au sommet du pouvoir, selon le témoignage d'Angelo Correr, l'ambassadeur vénitien en 1639. Plusieurs fois par mois aussi pour Louis XIII que Bouvard, son chirurgien, incise jusqu'à 47 fois en une année. Fréquence identique encore pour Mme des Porcellets, quelque trente ans plus tard, qui préfère établir un contrat avec son

chirurgien pour ne plus le payer à l'acte. (...) C'est alors chaque semaine que Mme des Porcellets le reçoit pour une saignée. (...)

La pratique devient si commune qu'aucun danger ne semblerait devoir en résulter. Bien au contraire, certains ne lui attribuent qu'un seul risque : celui d'un « excès de santé », celui d'une abondance d'humeurs compensatrices, un surcroît de sécrétions venues remplacer la fuite de sang ainsi provoquée. Profusion sur laquelle la Bibliothèque des sciences se perd en conjectures : « Une femme saignée plus de 60 fois en un an pour des affections morales acquiert un embonpoint tel que le poids de son corps augmente de plus de 150 livres. » (...)

Les gestes d'intervention sur le corps, plus nombreux, plus diversifiés au XVIIe siècle, se substituent lentement aux forces obscures et aux effets de sympathie (...). Les allusions répétées aux nouvelles machines du XVIIe siècle le confirment plus encore : le corps, devenu « pompe », « fontaine », ou même « horloge », avec la diffusion des références cartésiennes, est un corps prioritairement soumis aux évacuations mécaniques. Il manifeste un insensible affranchissement à l'égard des mouvements du monde. Signe discret, presque invisible, de l'ascension de l'individu moderne.

La découverte d'une circulation lymphatique, presque au même moment que celle d'une circulation sanguine, sa présentation en étoile ou en réseau (les « vaisseaux lactés » de Gaspare Aselli), renforcent encore la conviction d'un fonctionnement mécanique du corps (...) : « Comme il arrive aux conduits de l'eau dans les fontaines de se boucher... Il arrive aussi, très souvent, aux conduits du sang de se boucher ou de se rompre, quand la liqueur qu'ils contiennent est plus épaisse qu'elle ne devrait être, ou en trop grande quantité. » L'image plus banale des cheminées, sur laquelle insiste Duncan, conforte la même analogie de circuits encrassés : « Car les fumées du sang ne sortent pas seulement par la bouche et par les narines, elles doivent encore sortir par les pores de tout le corps, qui tous ensemble font une cheminée plus grande. » (...)

La mécanique a ses risques, bien sûr, ses effets quelquefois hasardés, ses drames. Plusieurs échecs sont patents. L'attention à une circulation mécanique du sang déclenche l'essai de transfusions censées prolonger l'existence. Richard Lower, en 1665, inventeur de savantes soupapes d'argent, introduit du sang étranger dans les artères du corps. Il prétend prévenir les maux : échanger le sang « d'animaux vieux et jeunes, malades et bien-portants », donner une force neuve aux êtres épuisés. Richard

décrit quelques tentatives : la transfusion entre deux chiens, puis celle de sang de mouton sur un « pauvre homme débauché » ; mais ses manipulations se perdent dans l'échec et l'oubli. Jean Denis, obscur chirurgien parisien, cherche également, en 1667, quelque célébrité dans ces opérations audacieuses, vantées pour « faire revenir les forces et rajeunir les vieils ». Il décrit les réactions d'un brave et « robuste » boucher de quarante-cinq ans qu'il dit avoir transfusé avec du sang de mouton : l'homme prétend ressentir aussitôt une exceptionnelle vigueur, égorgéant d'un simple geste le mouton de l'expérience avant d'affronter « un travail de tout son corps, aussi rude que les chevaux eux-mêmes auraient de la peine d'y résister ». Le sang de mouton, faut-il le dire, n'est pas compatible avec le sang humain. Plusieurs morts viendront interrompre ces « expériences », ainsi qu'une condamnation par le lieutenant criminel du Châtelet en avril 1668. La mécanique corporelle a ses surprises, même si sa référence s'est imposée. (...)

Rien de plus sensible, pourtant, que ce corps mécanique, rien de plus perturbable aussi. La machine subit passivement les actions venues du dehors : le réchauffement suscité par une position de sommeil sur le dos peut entraîner la pierre ; la respiration d'un air chaud peut entraîner la rage ; la pénétration des « vents coulis » peut entraîner la mort. Le danger est constant : la référence à une mécanique corporelle semble même avoir rendue indispensable, permanente, la vigilance qui en ajuste le cours. L'accroissement de « science » accroît ici l'incertitude. Pour la première fois, l'expérience de la santé révèle l'infinité du risque : les objets menaçants se sont multipliés. Dieu seul, d'ailleurs, pourrait être instance régulatrice. C'est l'aveu de Malebranche insistant sur l'inépuisable du détail mécanique et sur l'impuissance à en saisir l'ensemble : « Il est impossible que les hommes connaissent assez toutes les figures et tous les mouvements des petites parties de leur corps et de leur sang... » Que pensez-vous de cette affirmation à la lecture de *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem et du *Mur invisible* de Marlen Haushofer ?

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 186 mots en 100 mots $\pm 10\%$.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.